

INDIVIDUALISATION SOCIALE ET PRODUCTION D'IDENTITES DANS LA SOCIETE MERINA AU XIXème SIECLE

par

Françoise RAISON-JOURDE

La personne est d'ordinaire en Imerina insérée dans un réseau serré construit au croisement d'une série de coordonnées prédéterminées plutôt que construites par le hasard des rencontres ou l'entreprise individuelle. D'une part l'astrologie a une importance capitale pour l'évaluation des opportunités d'alliance et d'action, en fonction du *vintana* (destin), donc de la date de naissance. D'autre part, l'individu ne se pense pas isolé mais inséré par la naissance au sein du *fianakaviana* (famille), du *firenena* (nation), du *foko* (analogue au dème). Il est mu par des obligations et prérogatives vis-à-vis de la génération supérieure et de la génération inférieure, vis-à-vis de ses aînés et de ses cadets. Ce phénomène, toujours perceptible aujourd'hui, était encore plus accentué au XIXème siècle où, selon Andriamifidy, à l'intérieur du même groupe statutaire, donc en principe, à niveau égal les Merina vivaient de constantes disputes au sujet de la supériorité de leurs ancêtres par rapport à ceux de leur entourage (1). Par ailleurs, sur le plan des fonctions on observait une hiérarchisation minutieuse et chacun servait à son échelon de relais dans un système qui pouvait être le *tetezan'olona* pour le transport de produits, de courrier ou de voyageurs, ou le commandement militaire avec utilisation des aides de camp. Il en était probablement de même dans la pyramide des clientèles, quoique de manière plus informelle. Ce donné familial ou de fonction définissait à l'individu un rôle ou plutôt des rôles alternatifs. Du fait de l'héritage des modèles ancestraux et des *fady* ou tabous inculqués dès l'enfance, la conduite de chacun se coulait dans un cadre d'obligations ressenties de l'intérieur comme siennes. Le primat de la collectivité sur l'individu faisait du conformisme une valeur positive et des *fomba* ou traditions des modèles respectés et rassurants. Dans la société politique, l'individu se pensait *a priori* comme "les mains dans un régime de bananes" qui se rangent à leur place selon l'ordre de naissance. Les autorités tiraient profit de cette vision du monde et exaltaient, selon

(1) Andriamifidy : "Ny ady firazanana", *Mpanolo-tsaina*, avril 1922, p. 49-53.

l'heureuse formule d'Isnard, un "lyrisme de l'harmonie sociale" qui contribuait à renforcer cette vision hiérarchisée.

L'initiative individuelle était donc en principe fort limitée. Cependant, il existait un autre dynamisme, de sens opposé, dont on pouvait jouer à condition d'avoir le soutien d'une instance extérieure à la famille et au *foko*, garantissant l'émergence d'hommes isolés et la légitimant du fait (vrai ou faux) qu'elle travaillait au service du pouvoir. Dans ce cas, l'individu devenait producteur d'une identité plus qu'il n'était héritier d'un donné. Il laissait un nom illustre, qui deviendrait premier nom d'une lignée, dressait une marque monumentale dans l'espace (pierre levée, tombeau) à laquelle se rattachait un récit

Ce phénomène d'individualisation fut grandement stimulé au XIX^{ème} siècle par les guerres de réunification, puis de conquête, qui ouvrirent à certains des carrières rapides, ainsi que par les mutations sociales intervenues dans les années 1830-1870 et précédant la relative stabilité des années 1880. Trois éléments contribuèrent à l'apparition de ce phénomène : l'accumulation d'argent par des particuliers engagés dans l'activité de la traite, accompagnée d'achat de produits de luxe stimulant l'ostentation du vêtement, de la parure, du transport, de l'habitat. Ensuite, l'introduction de technologies nouvelles par les missionnaires artisans de la London Missionary Society, puis par Laborde, enfin l'introduction, par la LMS d'abord, puis par l'ensemble des missions, d'un contact humain individualisant ainsi que de l'écriture, de l'imprimé qui servirent de support à cette production identitaire devenue ainsi susceptible de vastes trajectoires sociales. Dans ces circonstances purent s'exercer des composantes de la conduite individuelle, masquées trop souvent par la vision faussement unanime et harmonieuse qu'ont développée des travaux malgaches ou étrangers sous la colonisation ou au lendemain de la colonisation : un vif sentiment d'émulation, reconnu et canalisé dans d'innombrables formes de concours publics, l'ambition d'être reconnu supérieur dans une activité et d'y vaincre tous ses rivaux, la recherche de l'enrichissement liée à l'innovation, le goût de l'ostentation et du privilège, le pouvoir politique, puis le pouvoir ecclésiastique travaillant dans une certaine autonomie par rapport au premier, furent les deux garants permettant à ces tendances de se manifester sans que l'individu ayant réussi son ascension sociale se trouvât jaloux au point d'être soumis à des accusations de sorcellerie, à des dénonciations, et qu'intervienne le recours à des procédures ordaliques. Ou, moins tragique, sans que soit dénoncée sa fierté, son obstination à soutenir un point de vue. Les dirigeants s'aidaient en effet de l'autorité spécifique des têtes des réseaux familiaux, pour contrôler la société, mais ils n'étaient pas toujours dominants dans ce rapport et il leur fallait jouer aussi d'outsiders : *mainity*, serviteurs royaux, déplacés d'ailleurs vers le centre ou individus isolés étrangers à Madagascar.

Nous verrons d'abord comment s'opère sans problème l'illustration d'individus au service de l'Etat, dans l'administration et l'armée, puis, cas inverse,

comment le pouvoir refuse et brise toute tentative d'illustration dans le cas des Menamaso et dans le cas des chrétiens des persécutions, enfin comment il l'autorise quand elle est liée à la construction de bâtiments : temples ou tombeaux.

I

L'ILLUSTRATION D'INDIVIDUS AU SERVICE DU POUVOIR

C'est à Andriamasinavalona, autrement dit à la première phase d'unification de l'Imerina qu'est rapportée l'émergence d'individus par les récits historiques. Ainsi parmi les quatre couples fondateurs des Tsimiamboholahy, Andriamanarefo, spécialiste des *kabary*, dont se réclament les Zanakandriamanarefo dans une brochure sur l'histoire d'Ambohitrarahaba publiée en 1950 mais rédigée probablement à la fin du XIX^{ème} siècle. Le même texte mentionne ensuite trois noms de *vadintany* (mot à mot : époux de la terre) détachés du groupe par Andrianampoinimerina pour les tâches de médiation entre le pouvoir et le groupe. La mémoire a souvent retenu aussi les noms des hommes qui furent en cette fin du XVIII^{ème} siècle déplacés de leur bourg à la capitale pour y résider de manière permanente. Le roi stabilisait la population, poussait à la résidence par la construction de grands tombeaux ainsi qu'à la fermeture des communautés rurales, vis-à-vis des gens errants mais dans le même temps favorisait l'émergence pour son service d'individus qui prenaient de la distance vis-à-vis du *fokonolona* et pouvaient ainsi sans problème accumuler richesse et puissance.

Certains de ces personnages, Hagamainty, Hagafotsy apparaissent constamment dans les *Tantara ny Andriana*, corpus de traditions recueillies par le P. Callet, en tant qu'interlocuteurs du pouvoir. Ils se détachent sur un fond social dont nous savons peu de chose. Ils n'ont pas de généalogie dans les *Tantara*. Ils n'en ont pas davantage dans l'ouvrage de Chapus et Mondain sur Rainilaiarivony. Ceci n'est bien sûr pas une critique visant à dévaluer leur rôle, mais une constatation à partir de laquelle réfléchir sur la manière dont est posée historiquement la notion d'identité en Imerina. Cela suppose qu'il existe plusieurs modes simultanés de valorisation identitaire et que la société connaît une réelle mobilité liée à différents facteurs dont l'un pour les groupes statutaires *andriana* les plus anciens est la décroissance de statut (2) et dont l'autre est la participation aux affaires de l'Etat.

Si l'on suit jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle le thème du service de l'Etat on voit s'élargir le processus de reconnaissance d'individus aux militaires dont le Premier ministre contrôle la sélection en se réservant après 1868 le droit de fixer par discussion avec leur famille, les honneurs qui leur seront rendus lors de l'enterrement, le droit aussi de fixer et d'énoncer leur biographie dans un discours

(2) Voir sur ce thème J.-P. Domenichini, *Antehiroka et Vazimba. Contribution à l'histoire de la société du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècles*, Communication à l'Académie Malgache, 16 février 1978.

prononcé sur le *kianja* (la place) lié au Palais d'Andafiavaratra. L'ensemble de ce processus était qualifié de "*Fomba fanajana*" : coups de canon, coups de fusil tirés à blanc, envoi de soldats et de musiciens, discours d'éloge prononcé par un officier reconstituant le curriculum vitae du mort, insistant sur les services rendus à l'Etat (3). Il constituait une mise en situation sociale et une "évaluation" seconde et définitive du serviteur de l'Etat, déjà situé de son vivant dans une hiérarchie militaire.

La famille avait ensuite intérêt à transcrire dans le livre de famille, ou sous forme d'un manuscrit indépendant, ces détails qui fixaient définitivement le rang du personnage dans la société. On les trouvera pour Raombana dans l'ouvrage de S. Ayache sur *Raombana, l'historien* (4). Des pierres levées implantées dans des lieux publics se chargèrent aussi du récit forcément succinct de ces carrières. Ainsi les pierres du marché de Betafo, zone d'où partirent des militaires intégrés dès le règne de Radama Ier dans les rangs des officiers supérieurs. L'une, consacrée à Rainimandaniarivo, marque la dimension nationale de la carrière militaire : "Les enfants des hommes sont comme des voyageurs... j'ai parcouru les quatre côtés de la terre. J'ai été gouverneur à Antomboka onze ans, gouverneur d'Anonibe neuf ans, et les expéditions dont j'ai fait partie sont nombreuses ; cependant par la grâce de Dieu, je suis revenu des pays lointains ici" (5).

II

LE CAS CONTRAIRE : MENAMASO ET CHRETIENS DES PERSECUTIONS

Ces deux cas inverses caractérisés par l'élimination des personnages de l'histoire permettent de saisir à quel point la promotion d'individus est dépendante de l'assentiment du pouvoir (6). Aux origines des Menamaso on trouve une association philanthropique créée en 1847. Les membres revendiquent, semble-t-il, le nom de Menamaso au bout d'un certain temps d'activité pendant lequel les participants "bien nés" ont abandonné ce compagnonnage trop dur (7). Menamaso — en réalité *tsy mena maso* — signifie à peu près : qui n'a (ou n'ont) pas froid aux yeux. Ces hommes, anciens compagnons de jeu du prince RakotondRadama,

(3) Voir le *Firaketana*, à l'entrée Andafiavaratra. La série III CC (Correspondance des gouverneurs de provinces avec le pouvoir central) des A.R.D.M. (Archives de la République de Madagascar) comprend des éléments nécrologiques envoyés dans ces occasions en même temps qu'étaient rapatriées les dépouilles d'officiers morts au loin.

(4) S. Ayache, *Raombana. L'historien*, Fianarantsoa, 1976.

(5) L. Catat, *Voyage à Madagascar*, 1896, p. 100.

(6) On en trouvera l'évocation dans ARDM, PP. 14 (p. 138-265) et PP. 15 (p. 152-201, car le journal tenu pour le Premier ministre consigne certaines carrières comme celle de Radaordina. On consultera aussi le récit des funérailles de Rainimarotafika, 14 honneurs, gouverneur d'Ambohimanga enterré en 1886, dans le manuscrit d'Ambohimanga (P.B. Rasedison, 1931), p. 71 et sq.

(7) Ce sont "des gens de la campagne, charpentiers et forgerons, alors que les gens distingués de Tananarive sont peu nombreux dans le groupe" (Bibliothèque nationale, Rakotomanga, mss 3).

s'étaient fixé la tâche de construire des ponts, des tronçons de route. Ils se voulaient corps d'ingénieurs — le mot apparaît à cette époque : *alijinery*— techniciens des travaux publics, et se virent adjoindre par la reine 1500 corvéables pour leur entreprise. On notera leur extrême curiosité d'esprit, et leur pari d'adopter et de reproduire des techniques sans rien demander aux Européens. Leur passion concerne les innovations de l'époque : chemin de fer, navigation à vapeur, télégraphe électrique. Ces hommes industriels se veulent premiers dans une série de spécialités dont ils ne semblent pas avoir diffusé le secret. Rasoamanana, dit Polomity, répare les pianos, fabrique des clarinettes, des flûtes, des meubles ornés de sculptures, une petite machine à vapeur (8). Jamasa, ingénieur en chef, un des hommes les plus intelligents de Madagascar selon Ellis (9), construit une horloge pour le Palais, un orgue, une locomotive miniature. Rainiketaka se distingue comme menuisier, ébéniste, spécialiste de danses européennes et manie plusieurs langues.

Entre ce groupe et celui des gens restés clandestinement des fidèles après le *kabary* de 1835 interdisant à jamais le christianisme, existe une zone de recouvrement qui sera masquée par la suite au point de devenir unimaginable. On trouvait en effet du côté protestant des individus dotés du même profil de techniciens et d'inventeurs, tel Rainitsontsoraka qui mit au point le premier violon fabriqué entièrement sur place, puis une grue destinée à lever les pièces de bois nécessaires à la construction de Manjakamiadana après que plusieurs ouvriers soient morts en tentant de les manipuler (10).

On sait que lors de la mort de Radama II le groupe fut presque entièrement décimé (11) et que les arguments avancés pour justifier cette opération furent son absence de sens moral, ainsi que sa conduite provocatrice à l'égard des militaires ou des dignitaires âgés. Les nombreux manuscrits, publiés ou non publiés qui sont consultables aujourd'hui, nous donnent de ces hommes une image sensiblement différente, qu'il n'était pas possible de reconstituer avant la fin du ministériat de Rainilaiarivony pour des raisons politiques évidentes. Le cahier de G. Ratsimamanga commence par un premier récit : "*Ny anaran'ny Menamaso sy ny zavatra izay mahalaza azy isan'olona*" ("Noms des Menamaso et œuvres à l'origine de leur célébrité"). Le deuxième récit du même auteur concerne la mort de chacun d'eux, traitée de manière individualisée. Ce qui sert de fondement à la célébrité de chacun de ces hommes n'est ni le lieu ou *foko* d'origine (non mentionné) ni la généalogie (absente) mais uniquement ses capacités techniques et ses réalisations, comme dans le cas des ingénieurs de la fin du Moyen-Age et de la Renaissance occidentale : horlogers, constructeurs de palais. Ils sont des individus adaptant

(8) Rainitovo, *Fanaka volamena*, I, p. 8-10.

(9) W. Ellis, *Madagascar Revisited*, 1867, p. 287.

(10) Autobiographie de Rainitsontsoraka, in W. Ellis, *Madagascar Revisited*, p. 690.

(11) Se reporter à R. Delval, *Radama II, prince de la Renaissance malgache*, Paris, 1972.

des instruments symboliques de la révolution industrielle, qui est caractérisée par la production de masse, à une civilisation où c'est le caractère exceptionnel de l'objet, du chef-d'œuvre qui fera sa valeur et permettra la promotion de l'inventeur. Le sens de la compétition est un des éléments qui sous-tend ce récit (12).

Il apparaît que ces hommes ont cherché à se faire un nom, se sont appuyés pour leur montée sociale sur la relation au prince royal, puis sont devenus un groupe à abattre pour leurs concurrents après la mort du roi. Les témoignages des survivants furent affectés par la même menace. Ils furent rédigés sans circuler, ni *a fortiori* être publiés. C'est sous la période coloniale qu'on rappellera, lors de sa mort, qu'Andriamanantsiety était un ancien Menamaso, que Randrianasolo (pasteur) était descendant de Menamaso, que le Dr Ranaivo d'Isotry était descendant de Rainiketaka, leur chef. Ratsimamanga communiqua peut-être son manuscrit au frère Rafiringa qui préparait une histoire de Radama II, puisque son écrit se trouve aujourd'hui dans les papiers du frère, et Rakotomanga, chroniqueur d'un long manuscrit concernant la jeunesse du prince et le règne du roi, ne fut jamais publié bien qu'il bénéficiât du titre flatteur d'*historian* (historien). On peut donc parler dans ces cas d'un processus d'émergence identitaire doublement barré. Une des conséquences secondaires du fait fut l'attribution au seul J. Laborde d'une liste d'une quarantaine d'inventions au détriment des techniciens malgaches qui furent totalement effacés. Le qualificatif *mahay zavatra* (industriel) fut dès lors "réserve" en quelque sorte aux Européens comme une caractéristique native, cependant que les Merina préférant oublier ce qu'avaient été certains d'entre eux, comme s'ils avaient abordé un territoire dangereux et maudit, se cantonnaient sur le terrain des gens *mahay fomba* (qui connaissent les coutumes, les normes sociales).

Si les Menamaso cherchaient délibérément à s'illustrer par des prouesses techniques, un autre groupe contemporain fut amené par les circonstances à recourir à l'écriture pour manifester sa différence, sa résistance. En nombre beaucoup plus important qu'on ne le pense habituellement, des individus restés chrétiens après 1835, écrivirent aux missionnaires à l'île Maurice et de là en Afrique du Sud et en Angleterre (13). Certains rédigèrent quasiment sur le champ, avec quelques mois de décalage, des récits de persécution, et certains des autobiographies. Ce dernier genre peut être assimilé aux "récits de vie" qu'utilisent les historiens aujourd'hui pour faire sortir les gens ordinaires de leur anonymat. Mais à l'époque, le geste d'écriture en se disant chrétien, en expliquant comment on l'était devenu et comment on assumait cette différence, représentait un danger considérable. On agissait comme un témoin qui serait appelé à la fin des temps à

(12) Au point que par glissement associatif, Ratsimamanga passe dans un quatrième épisode à la présentation du nom des taureaux de combat célèbres dans les années 1850-1860 et à leur histoire. Les deux manuscrits de Ratsimamanga ont été consultés aux archives des Frères des Ecoles Chrétiennes, Soavimbahoaka, Tananarive.

(13) Voir le relevé de cette correspondance dans ma thèse : *Construction nationale, identité chrétienne et modernité : le premier XIXe siècle malgache*. 1989, t. III, p. 28-32.

déposer contre l'injustice, l'arbitraire des autorités et verserait sa propre écriture au grand livre de l'Apocalypse. L'autobiographie de Rainitsontsoraka, qui serait probablement perdue si elle ne nous avait été conservée par W. Ellis, est un récit nullement exalté mais précis concernant l'amende qui l'a frappé pour fabrication d'un premier violon, suivie de l'assignation à fabriquer des violons exigibles gratuitement par la reine au titre de la corvée (14). Cette autobiographie n'a été publiée qu'en Angleterre. Celle d'un évangéliste du Vonizongo, ancien des persécutions mort dans les années 1870, ne l'a pas été du tout. Elle dort dans les archives de la LMS. Il apparut en effet aux missionnaires qu'un homme ne pouvait jouer du pouvoir instituant de l'écriture pour lui-même sans susciter la jalousie du pouvoir. Plus largement, toute écriture produite dans le privé, à titre individuel resta impensable ou du moins impubliable parce que dangereuse. Ceci persista jusqu'à la fin du ministériat de Rainilaiarivony. Ce tabou qui concernait la biographie, l'autobiographie, touchait aussi le récit historique en général et l'on peut dire que le premier point n'était qu'une application limitée du second. Le pouvoir ne supporta en effet, entre 1863 et 1883, aucune production historique même très générale concernant les chrétiens des persécutions, ou les règnes antérieurs à celui de Ranavalona II (15). Les allusions publiques aux martyrs étaient impossibles avant mais aussi après la conversion du pouvoir. Ce point est peu perceptible aujourd'hui du fait que *Ny martiora malagasy*, puis *Ny daty malaza* de Rabary (1905 et 1929) ont constitué depuis lors pour le lecteur un monument du protestantisme persécuté.

Le pouvoir devait pouvoir répondre seul de l'héritage historique merina et de sa formulation. Or en l'occurrence, il avait décidé de n'en plus dire mot et de se limiter à un discours sur l'avenir (16). Ce furent donc les bâtisseurs de clochers et les dignitaires invités aux inaugurations, dont les noms furent mentionnés cependant que les *mpivahiny* et les anciens témoins disparaissaient dans l'ombre. Il y eut effacement du "je" et retour du thème du royaume. L'institution Eglise fut appelée à privilégier l'Ancien Testament, à ga d'un peuple et d'un royaume, au détriment des Evangiles, modèles biographiques commençant avec une naissance, s'achevant avec une mort.

(14) Pour Rainitsontsoraka, voir plus haut.

(15) Il est "impolitique de parler des persécutions" (Cousins à LMS, B 8 F1, 31 janvier 1867, Arch. LMS, Londres). La première version autorisée concernant la conversion royale et ministérielle est donnée lors de l'inauguration du temple du Rova en 1881. Les premières nécrologies mentionnant les persécutions apparaissent seulement en 1884 dans *Teny Soa*.

(16) Cameron avait préparé une modeste *Native History of Madagascar*, de 24 p., vraisemblablement tirés de Rabetrano, et une *History of the Persecution* de 24 p. La publication était imminente en 1870. Elles ne parurent jamais. Des corrections avaient dû être apportées antérieurement aux épreuves de l'Almanach de 1864. On élimina toutes les dates rappelant les persécutions et le règne de Radama II (F. Raison-Jourde, Temps de l'astrologie, temps de l'histoire. Le premier Almanach de la LMS en Imerina, 1867, *Omalysy Anio*, 1979, 9, p. 41-77).

III

LA CONTRIBUTION DES MISSIONS A LA PRODUCTION D'IDENTITE

Après 1869, la présence permanente des missions entraîne cependant des effets de différenciation sociale que les autorités merina contrôlent mal. Elles interviennent par le style de rapports humains qu'elles créent et encouragent avec leurs partenaires locaux, mais aussi par la diffusion d'écrits illustrant les destinées d'individus. Ces deux caractères profitent socialement au *fotsy*, c'est-à-dire l'ensemble des hommes libres qui forment la grande majorité des cadres des églises. Ils profitent peu ou très peu aux *mainity* et encore moins aux *andevo* (esclaves) qui n'accèdent pas à ces responsabilités. Les missionnaires dont les origines familiales, régionales, sociales, restent largement inconnues de leurs interlocuteurs, traitent toujours leur vis-à-vis comme s'il s'était émancipé vis-à-vis de sa famille, en le séparant de ses ascendants, en ignorant généralement ce qui concerne ses parents de même niveau. La relation conjugale est seule considérée avec attention. Les conséquences découlant de l'état d'aîné ou de cadet sont ignorées jusqu'au moment où des querelles apparaissent pour une élection de pasteur ou le passage dans l'église rivale d'un aîné pour contrer un cadet chargé d'une responsabilité. Ni Andrianaivoravelona, pasteur d'Ambonin'Ampamarinana, ni Rasanjy, diacre à Ambatonakanga, ni Razafimbalo pasteur de la LMS à Ambohibeloma ne sont en effet des aînés.

Les missionnaires prêtent en général peu d'attention au patrimoine familial que leurs partenaires ne les aident d'ailleurs absolument pas à évaluer. Du côté de la LMS, l'expérience des *loholona* ou notables protecteurs des communautés chrétiennes rencontrés en 1861-1863 incline à penser que les responsables sont riches et n'ont pas à être salariés, ce qui est très discutable dans le cas d'hommes comme les pasteurs Andriambelo, Rainijetsy ou Andrianony. Par contre, les missions qu'elles soient non conformiste, anglicane ou catholique jouent, dans la mesure du possible, de la réussite scolaire et donc du mérite individuel, pour pousser les adolescents. Elles y réussissent plus ou moins bien du fait du contrôle exercé en haut lieu sur les filières du collège de théologie, des études de médecine, du collège d'Ambohijatovo aboutissant à une vie professionnelle déchargée de la corvée. Ignorant l'aisance familiale, les missions sont par contre très au fait de l'influence sociale potentielle et privilégient de ce point de vue les andriana en général (ceci est vrai pour toutes les missions) et les Andafiavaratra. La FFMA et les catholiques voient revenir en visite d'anciens élèves devenus adultes, dont ils suivent assez bien la trajectoire. La LMS, elle, dispose de moyens matériels importants pour donner une certaine publicité à la promotion des individus, privilégier leur nom en l'associant à l'écrit qui est toujours de quelque manière sacré et à la photo pour les pasteurs de la capitale. Elle publie à la fin de ses comptes-rendus semestriels imprimés les listes de pasteurs et d'évangélistes en poste, diffuse la liste des sortants du collège de théologie avec leur niveau de sortie, organisant ainsi un début de marché du travail intellectuel, diffuse encore

des listes de souscripteurs pour l'hôpital d'Analakely, les constructions de temples, l'envoi d'évangélistes vers les côtes. Ainsi apparaît une frange de bienfaiteurs beaucoup plus large que le noyau des notables de la capitale. Enfin elle inaugure après 1883 l'article **nécrologique**.

Cette production, particulièrement importante dans *Teny Soa* et qu'on peut également suivre sous la colonisation dans *Ny Mpamangy*, *Ny Mpandinika*, est parfois l'œuvre d'un parent proche qui insère dans la revue le *filazam-paty*, discours en l'honneur du défunt prononcé sur la tombe, en l'agrégeant de tous ses détours oraux, ou l'œuvre d'un pasteur ou évangéliste. Ainsi Ravelo, successeur de Rainimanga Rahanamy en 1910 à Ambohipotsy. Evangélistes, pasteurs et enseignants des grandes écoles de la capitale, suivis d'une douzaine de femmes très actives lors des fondations se trouvent mis en vedette. Cela représente entre 1883 et 1920 environ 300 personnes (17). Les stéréotypes d'écriture se fixent rapidement et permettent de signaler à la fois le capital de célébrité familiale hérité par tel ou tel individu (une lignée illustre venue de tel endroit dont il est *kiady* et *voninahitra* et le mérite personnel, le sérieux des études, la profondeur de travail exercé au service de l'Eglise. Bien souvent, du fait qu'en province le gouverneur ou ses officiers sont aussi pasteurs et diacres, le récit lie l'exercice d'une carrière temporelle et les préoccupations morales. Ces nécrologies contribuent donc à marquer la continuité des élites des temps anciens aux temps modernes, l'association sans rupture entre deux types d'hommes fusionnant dans l'*olomanga* ou l'homme illustre.

Pour obtenir cet effet de perspective rassurant, on observe que la biographie a en fait souvent été épurée, certains détails, filtrés, n'étant pas retenus. On évite par exemple, dans le cas des pasteurs et évangélistes de préciser qu'ils ont eu un rang dans la hiérarchie militaire (18), des occupations, des sources de revenus autres que leur activité principale. Un compromis tacite est conclu entre la vision anglaise de ce que devrait être un pasteur, un évangéliste et ce qu'il est nécessaire de faire pour vivre et faire vivre sa famille, ses dépendants en Imerina. D'autre part, la nécrologie ne contient presque jamais de récit de conversion mais rappelle plutôt la fondation de la paroisse, la construction d'un temple. L'initiative concerne des tâches matérielles. La rupture n'est presque jamais assumée à titre individuel. Elle vient d'en haut et semble être l'affaire du pouvoir. Elle constitue le contexte de l'œuvre de construction du temple.

IV

CONSTRUCTIONS COLLECTIVES ET PRODUCTION D'IDENTITE

(17) L'encyclopédie historique *Firaketana* tirera profit de ces biographies déjà publiées et étendra la processus à partir de 1935.

(18) Ratsilainga a 10 honneurs en 1862, Rainimanga Rahanamy 10 en 1873. Andrianaivoravelona 12 en 1883. Tous sont *deka* du Premier ministre.

En quoi l'acte de construire est-il donc si important ? Cet acte s'enracine à une très grande profondeur historique. Les missions ont peu perçu les différents aspects de ce processus qu'elles ne décrivent que tronqué. Une identité doit toujours s'inscrire dans l'espace. Aussi, une fois passée la génération des *mpivahiny* ou chrétiens, des persécutions, c'est toujours dans l'acte de construire qu'on émerge socialement et qu'on devient quelqu'un de reconnu.

Trois types de constructions remplissent cet office. La *maison* de grande taille, telle la *tranobe* des Andafiavaratra ou des Andrefandrova, cette dernière porteuse d'un nom qui est en quelque sorte un blason (19). Ces maisons exceptionnelles rivalisent avec les *lapa* ou palais royaux. En deuxième lieu, le bâtiment du temple qui témoignent de la capacité du ou des maîtres d'œuvre à initier et mener à bien l'œuvre collective intégrant souvent quelques centaines de campagnards ou d'urbains qui en fabriquent tous les éléments, à l'exception de la charpente et des portes. Le temple est alors œuvre d'un collectif, il proclame l'unité du groupe dépassant ses différentes composantes humaines. Il est par là commémoration de l'acte originel de fondation du *fokonolona* par un groupe de familles unies.

Des brochures éditées à 400 ou 500 exemplaires, lors du cinquantenaire, commémoreront cette aventure collective en donnant au donateur du terrain, au pasteur et aux diacres une place prépondérante qui les assimile à des ancêtres vénérés.

En dépit de son caractère de bien privé, le tombeau construit de dalles de pierre nécessite enfin le concours de dizaines de personnes qui les traînent jusqu'au lieu choisi, souvent installé sur une hauteur. De même que la capacité à venir à bout de la construction du temple pose l'individu comme susceptible d'y exercer ensuite un leadership, la construction d'un tombeau nouveau est nécessaire pour tout personnage ayant créé une clientèle et rassemblé des richesses. Cette réussite finale légitimera son émergence sociale. "Le chef de famille qui s'est rendu célèbre ne peut pas entrer dans un tombeau où il ne présiderait pas" écrit M. Finaz à propos d'un responsable civil andriamasinavalona (20). Ceux qui construisent un nouveau tombeau dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle sont les enfants de militaires ayant fait campagne entre 1829 et la fin des années 1850, de gouverneurs ayant fait carrière dans les années 1860-1870. Ils se sont acquis la reconnaissance du pouvoir, ont de la fortune, des bœufs, des esclaves. Ils n'ont pas

(19) Tsitakontendrombohitra (qui n'est pas caché par les sommets). Les palais du *Rova* devaient en principe seuls couronner le sommet, l'altitude étant un des symboles de la royauté et de la noblesse. Y. Marguerat (ORSTOM) prépare une publication concernant le rôle similaire tenu au Togo par les spacieuses et gracieuses demeures des familles enrichies par le commerce local ou hors frontière (Ghana). Le riche se détachait ainsi, lui et ses enfants, de la famille large, puis transmettait ce bien en indivis sur trois générations à ses descendants, comme on le fait pour le tombeau en Imerina.

(20) Archives de l'Archevêché, Tananarive, D 23, 1868, 1875.

forcément de généalogie. Celle-ci se constituera à partir d'eux et à partir du tombeau sur le fronton duquel est gravé leur nom (21). On note en effet, vers 1875 un changement dans la manière de s'appeler qui concerne les milieux aisés. Jusque-là le père changeait de nom à partir du jour où il avait une descendance — il devenait "père d'untel". L'usage se prit parmi les serviteurs et aides de camps de s'adresser aux fils en les appelant Razanaka (Monsieur Fils), puis Razanany, puis eux-même se qualifièrent de RazanadRanona : Monsieur fils d'untel. Les fils récupéraient ainsi à leur profit la renommée du nom paternel. La construction du tombeau permit de fixer définitivement ce capital de puissance, de relations et d'estime accumulé sous le nom du père. A propos de la construction et de l'entretien s'individualisait au sein de la famille large le *taranaka* sous l'égide de l'officier ou du commerçant constructeur. Une lignée de gens ayant réussi(22).

Une dernière étape de ce processus apparaît au milieu des années 1880 avec la fondation d'associations familiales et la constitution de livres de famille. Ces associations rédigent souvent leurs règlements. Certaines en ont même publié des fragments dans un livret édité lors d'un anniversaire concernant le fondateur du tombeau. C'est le cas des TeradRamiangola sy Rangita (23), pour gérer le tombeau de Rainikalavao, oncle d'Andriamifidy, ainsi que des descendants de Rainikoto-Raberahona, un tsimiamboholahy, ancien écolier de la première LMS, 14 Hrs, gouverneur de Fianarantsoa entre 1879 et 1885. La brochure éditée par l'association est relativement discrète sur ses ascendants, ne remontant pas au-delà de ses grands-parents paternels. Elle nous apprend que sa femme est petite-fille par sa mère, de Rafanilo, juge à Ilafy. Mais l'essentiel du récit est consacré à Rainikoto-Raberahona lui-même, qui rentre fortune faite, du Betsileo, construit sa maison à Ambondrona suivie de cinq autres maisons pour ses enfants, et se fait enterrer dans un tombeau élevé au nord de sa propre maison. L'homme est lié au temple d'Analakely dont il est un bienfaiteur. Il a tenté d'accéder à la fonction de pasteur sans y réussir mais connaît une apothéose sociale, lors de son enterrement à l'âge de 82 ans en 1892. L'association familiale compte 700 membres lors de la célébration de son 25^e anniversaire, c'est-à-dire qu'elle s'étend bien au-delà du groupe des descendants immédiats, susceptibles d'entrer au tombeau à leur mort (24).

(21) Sur les modifications de l'architecture et l'apparition du nom, voir J.F. Lebras : *Les transformations de l'architecture funéraire en Imerina*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie, 1971, VII, 122 p.

(22) Razanany, in *Mpandinika*, 13 mars 1925.

(23) Cette brochure fut écrite à l'occasion du jubilé de fondation, en 1968. On peut recouper certains de ses récits grâce à un autre texte : *Tantaran' Ambohitrarahaba*, écrit par les Zanakandriamanarefo, en fait sans doute par Andriamifidy lui-même, à la fin du XIX^e siècle, publié en 1950.

(24) *Tetiarana sy fehim-pihavanan'ny taranak'i Rainikoto-Raberahona sy Rabodominarana* 14 h ODP, 1810-1892, Tananarive, 1972, 36 p. rédigé par un descendant, Rabezahanary Edouard, qui s'est aidé de *Teny Soa*, mars 1892, n° 257, et du *Cazety Teny Malagasy*, 1892.

Chose étrange, les gestionnaires permanents choisis par les associations ne sont pas forcément les plus respectables (parce que les plus âgés) ni les plus directs des descendants. Pour les tera-dRamiangola et Rangita, on voit apparaître par exemple Ramahandry, 31 ans, fils du premier diacre d'Anakely, un homme d'influence, gestionnaire financier de sa paroisse. Il restera responsable de la gestion de la tombe pendant 36 ans. Son successeur pasteur à Ankadifotsy ne présente pas non plus de liens directs avec les éléments généalogiques qui nous sont donnés. Tout se passe comme si l'association familiale, tout en se réclamant du lien de parenté, promouvait des responsables autres que les aînés de *tarika* une structure permanente autre que celle de la parenté. Enfin la création d'associations semble être le fait du nord et secondairement du nord-est de l'Imerina, cependant que l'ouest et le sud-ouest s'orientent vers la célébration du spectacle de *hira gasy* dont la construction est réalisée vers 1885. A l'occasion du transfert d'un tombeau à l'autre ou du rapatriement des dépouilles, l'épouse ou la fille de la maisonnée responsable de cette opération apparaît, protégée par une ombrelle, portant sur la tête une couronne étincelante de fer blanc et incarnant le temps d'un ou deux jours de spectacle le rôle de reine de la fête, cependant que la famille laisse entendre l'existence d'un message envoyé de Tananarive et le paiement des musiciens par le pouvoir (25).

Cependant que l'association familiale du nord et de l'est d'Imerina recompose le passé autour du tombeau et reconstruit un segment d'histoire autour d'un individu, faisant fonctionner le tombeau mais aussi le temple, comme lieu de mémoire et associant l'individu à la croissance de l'Etat, l'ouest et le sud restent attachés à l'image royale sacrée sans laquelle la société ne peut être ordonnée mais se réapproprient à la gloire des familles locales puissantes, le *lalao* ou divertissement qui est dû à la reine. Les brochures concernant les temples sont beaucoup plus rares dans cette zone.

CONCLUSION

Au XIX^{ème} siècle, la société merina semble alterner, au gré d'une histoire riche en bouleversement et d'un rapport ville-campagne très spécifique, entre deux types de situations. La société bouge par grands pans et paraît se défaire : conscription, éloignement des hommes, fixés dans des postes lointains par la guerre ou le commerce, épidémies, ruptures politico-sociales introduites par la colonisation entraînant des coupures familiales, des différenciations de revenus accentuées, l'abandon de certaines coutumes. Puis la société connaît une phase de recomposition et les couches sociales montantes composées d'individus qui ont tiré parti de cette destructuration éprouvent alors un besoin de légitimer leur situation. Ceci se fait essentiellement par la construction du tombeau. La promotion des

(25) Arch. LMS, Haïle à LMS, Ambohibelona, V23 F2, 6 juillet 1890. Les témoignages plus anciens concernant le *hira gasy* datent de 1886-1887.

ancêtres les plus proches permet en effet de présenter la richesse acquise comme une bénédiction. Les associations familiales sont après 1880 le signe de cette recomposition sociale. Mais on pourrait retrouver ce mouvement après 1905 dans les demandes d'association⁽²⁶⁾ que font nombre de groupes, en particulier d'*andriana* qui ne fonctionnent pas sur un mode différent, à ceci près que l'ancêtre de référence est situé loin dans l'histoire. Certaines associations dépassent alors le millier de personnes, la période maximale étant celle de 1912-13 où 37 associations se montent pour la seule ville de Tananarive. Ce mouvement reprend sous nos yeux depuis 1984 environ. Il est activé par les *andriana* les mieux situés au sommet des hiérarchies administrative, politique, religieuse, ou représentants de Madagascar dans les instances internationales. De savantes combinaisons de pouvoir se jouent ainsi des clivages établis par le sens commun : les responsables laïcs d'église peuvent aussi patronner ou contribuer à patronner un culte aux esprits royaux. Cette dynamique permet à la fois de légitimer les changements de fortune et de position sociale acquis précédemment et de mobiliser les *andriana reraka* (ruinés) en un groupe d'influence cohérent.

Il existe donc un mouvement social lié à la promotion d'individus hors des structures familiales qui les enserrent, puis à leur récupération de ces individus par un collectif réorganisé sur une base qui présente de grandes ressemblances avec la famille, promoteur la même idéologie, mais n'est plus la famille. Chemin faisant on passe de l'accent mis sur la fécondité et la continuité de la descendance à l'accent sur des faits de la vie à une histoire attentive aux dates. C'est ici que le travail missionnaire de création de nouvelles élites intellectuelles, la production d'almanachs et l'organisation autour des temples et églises de jubilé, anniversaires, centenaires, la rédaction de brochures d'histoire, vient épauler, renforcer pour certains le processus centré sur la tombe. Les *olomanga*, les membres les plus prestigieux de l'élite sociale sont ceux qui ont pu ou su se placer à ces carrefours de la mémoire, mémoire produite et entretenue, qui combinent le marquage du sol par des monuments de pierre et le marquage du temps par l'usage des dates dans l'histoire familiale. La construction du tombeau, du temple, de la grande maison ou l'insertion du nom dans des productions écrites sont donc ces instruments permettant d'évaluer l'influence sociale et de légitimer son exercice quand elle est neuve. La construction reste un élément de distinction majeure entre riches et pauvres ne disposant pas de moyens de construire même s'ils sont anciens de famille. Les mineurs sociaux sont ceux qui bénéficieront, par protection des parents plus riches, de la banquette du tombeau laissée aux humbles, ou même ceux qui n'auront d'autre sort que d'être *alevina* (mis à terre). Il ne suffit pas de se souvenir ou de vouloir se souvenir pour avoir des ancêtres, il faut surtout le pouvoir.

(26) Voir les archives du Cabinet Civil (Archives de la RDM) ; demande des Zanadralambo d'Ambodifahitra par exemple.

FAMINTINANA

Ilay fomba fijery faobe ny fiaraha-monina izay nahazo vahana tamin'ny taonjato faha-19 dia tsy nahatsapana ny fiezahana manokana sy ny fitiavana hisfaninana teo amin'ireny olona tafasondrotra teo amin'ny fiaraha-monina ireny - dia ireo izay tsy nandova na anarana, na toeram-pizokiana na harena-Toe-javatra telo no fototr'izany fisondrotana izany tamin'ny taonjato faha-19 : ny fangoronan-karena tamin'ny fivarotana andevo sy tamin'ny varotra any ivelany, ny fahaizana ny teknolojia vaovao avy amin'ireo misioneran'ny LMS mahay taozavatra sy i Jean Laborde nifanerasera taminy, ary farany taty aoriana, ny fitarihan'ny misionera ny olona hanana fomba fifandraisana vaovao dia fifandraisana nanasongadina ny maha-izy azy ny tsirairay avy ; manampy an'izany ny firaketana ny anarana ao amin'ny asa sora-tanana sy ao amin'ny sora-printy. Tsy hahova olona ka hanondrotra azy anefa ireo toe-javatra ireo raha tsy efa eken'ny fitondrana. Naringana avokoa ny andian'ny Menamaso "injeniera" teratany, tsy azo navoaka izay lahatsoratra rehetra nitantara ny fanenjehana ny kristiana tsy miray hevitra amin'ny fitondrana : ireny rehetra ireny dia manaporofa fa tena voafetra ny fahalalahana ananan'ny tsirairay avy. Ny raharaha-miaramila eo ambanin'ny fifehezan'ny Praiministra sy Komandy ambony ihany no ananana fahalalahana sy ahahafahana miaro tena amin'ny fialonana aterak'izany ao amin'ny fianakaviambe sy ny foko.

ABSTRACT

The holist vision which developed during the XXth century concerning the ancient Merina society has concealed the part played by people taking the lead in social competition without the traditional assets of a family name, of seniority or of wealth. Three means of promotion are well known of this kind of men : slave trade and overseas trade which bring money, they use of new skills taught by the missionary workers of the London Missionary Society and by Jean Laborde, and last of all, the intercourse with all missionaries, the experience of being a unique person whose name was to be mentioned in letters and books by them. These different ways towards social fame succeed in producing a new respected identity only with the sanction of the State. The killing of the Menamaso, a group of dissident Malagasy engineers, and the prohibition of any publication concerning the dissident Christians and their activities during the period of persecutions give us an idea of the narrow space of liberty enjoyed by individuals. The best way towards self-determination was a military career in the shadow of the Prime Minister and chief of the army. The best way also not to be exposed to the danger of jealousy, which a brilliant career could inside the family or *foko*.